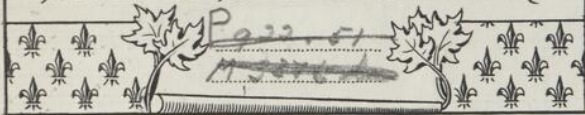


271.97092  
M3345d  
1942

78038

BIBLIOTHEQUE  
SAINT-SULPICE MONTRÉAL



P 222-51



Par MARIE-CLAIRE DEVELUY

# Mère Marie-Rose

par

Marie-Claire DAVELUY

## *La naissance d'Eulalie*



A Saint-Antoine-sur-Richelieu, le 6 octobre 1811, naissait à Olivier et à Geneviève Durocher, cultivateurs attachés à la terre, craignant Dieu, d'une vaillance peu commune, un dixième enfant, une petite fille. En apprenant la nouvelle, les prudents du village hochèrent la tête: « Que de soucis à joindre à d'autres soucis ! » Les chrétiens confiants se regardèrent, sourirent et dirent : « Dieu bénit le foyer de notre voisin... Ce dixième enfant s'élèvera peut-être très haut, qui sait ? » Se trompaient-ils ?

A la maison des Durocher, la joie débordait des coeurs. L'heure du baptême était venue. On se tenait attentif, près des fenêtres ouvertes. Car le ciel d'automne, très pâle et très doux, semblait de la fête.

BX

4499

Z 8 D 38

Soudain, au loin, les cloches de l'église sont mises en branle. On se signe. La petite est devenue l'enfant de Dieu et de l'Eglise. La maman joint les mains. Elle murmure, les yeux attachés sur le berceau vide pour l'instant : « Mon Dieu, ma petite est vôtre... Elle s'appelle désormais Eulalie... Le doux nom ! Il chante... Il raconte l'héroïsme d'une jeune sainte que j'aime, qu'il sera bon d'invoquer. »

20-3-48  
Mère Marie



---

---

## *Messire Alinotte ouvre ses grands registres*



Mais par une mystérieuse substitution dont les parents ne surent jamais qui en demeurerait responsable, voici qu'à l'instant où la maman s'attendrissait sur le vocable choisi, Messire Bonaventure Alinotte, curé de Saint-Antoine, tout à la joie d'ouvrir ses grands registres, traçait d'une main assurée le nom de Mélanie, au lieu de celui d'Eulalie. Non moins mystérieusement, les registres de Messire Alinotte allaient garder longtemps le secret de cet involontaire échange de patronnes. Beaucoup plus tard, Eulalie, devenue jeune fille, découvrira la méprise. En face des deux saintes qui lui prêtaient depuis longtemps, l'une au grand jour, l'autre à l'ombre, appui, protection, lumières, la jeune fille demeura saisie; mais, bientôt souriante, elle pensa que les saintes de Dieu sont si aimables qu'elles s'unissent autour de ces petits incidents, qu'elles les accompagnent d'une nouvelle abondance de faveurs. De retour à la maison, Eulalie s'empressa d'ouvrir le livre où elle apprenait comment vivent les saints. Elle fit connaissance avec sainte Mélanie. Elle fut ravie. La jeune patricienne de Rome, disait-on, était devenue entre autres, si profondément chrétienne, au lendemain de sa conversion, qu'elle libérait, un seul jour de Pâques, des milliers d'esclaves. Elle ne pouvait, elle ne voulait plus voir en eux que ses frères et ses soeurs en Jésus-Christ.

---

Eulalie décida de signer, à l'avenir, avec émotion : Eulalie-Mélanie.

Et sans doute aussi, Messire Bonaventure Alinotte, dans le beau paradis où il habite désormais, ne se repent point d'avoir été, le 6 octobre 1811, ou distrait sans malice, ou, le pauvre, un peu plus sourd qu'à l'ordinaire. Il se réjouit au contraire, auprès des jeunes saintes, très hautes et très illustres dames Mélanie et Eulalie.



PRESBYTÈRE DE BELOEIL  
*Chambre d'Eulalie sous le fronton*

---

---

## *Les leçons maternelles*



« Toute blanche et toute rose », disait-on de la dernière née des Durocher. La petite Eulalie grandissait à la façon des lis et des roses qui ornaient le jardin de ses parents. Discrète, un peu timide, ses rires fusaient néanmoins devant les attentions originales des grands frères et des grandes soeurs. Les questions que posaient ses yeux bruns n'avaient pas toujours besoin de l'aide des paroles. Expressifs, fins, chargés d'un peu de mélancolie, ils révélaient ses désirs, ses curiosités, ses élans, pour tout ce que le bon Dieu a créé de beau, de bien, de bon. Ils accusaient autre chose aussi : de la ténacité enveloppée de douceur désarmante. La maman disciplina ces dispositions naturelles. Elle le fit si heureusement, que bientôt la douceur enveloppa Eulalie de je ne sais quel charme voilé, qui ferait d'elle, plus tard, une merveilleuse conquérante des âmes. « Bienheureux les doux, car ils posséderont la terre. »

Qu'elle aimait prier, la petite Eulalie ! On la considérait avec surprise, alors qu'elle interrogeait sa mère sur l'heure de la prière, qui ne revenait pas assez vite à son gré. À l'église, quelle attitude de jeune nonne faisant oraison ! Elle se tenait à genoux, immobile, les yeux attachés sur le tabernacle. Ame d'enfant contemplative, déjà elle goûtait Dieu, sentait sa présence, recevait de ces grâces qui, dès l'aube, marquent les prédestinées.

---

---

## *Le vieux soldat de Carillon*



Voici le sentiment rayonnant de l'enfance d'Eulalie : son admiration pour le grand-père, qui achevait, chez ses parents, une existence remplie d'héroïques souvenirs.

A quoi tenait cette affection entre l'aïeul et la petite-fille ? A une attirance réciproque que certaines dispositions héréditaires expliquaient très bien. Puis, pour l'enfant, quelle vision attachante présentait ce grand-père à l'allure martiale, aux regards encore pleins de feu... Quel charme exerçaient sur son imagination les récits de ce vieux soldat de Carillon ! Car le grand-père Durocher avait servi sous Montcalm. Il savait narrer les faits de son époque de façon vivante, avec des images qui enchantaient la petite fille appuyée contre son cœur. Un jour, il lui apprit une chose merveilleuse, le plus beau titre de gloire de la famille. « Petite, lui confessa-t-il, le courage de ton grand-père va devenir bien peu de chose, s'évanouir comme de la vaine fumée devant ce que je vais te raconter. Il y a, vois-tu, dans l'ascendance de ta mère, un héros, un vrai, et tu vas en juger. Je n'ai pas voulu qu'un autre que moi t'en parlât le premier. Je veux que tu reçoives du vieux soldat de Carillon la grande leçon d'héroïsme de ta vie. »

---

---

## *Blaise Juillet, cet héroïque ancêtre...*

■

« Donc, dans tes veines, mon enfant, coule le sang d'un vaillant entre les vaillants, le sang d'un compagnon de Dollard. Il s'appelait Blaise Juillet, cet héroïque ancêtre. Il jura avec quelques autres soldats de Ville-Marie, un matin de mai 1660, la main sur l'autel de Dieu, qu'il vaincrait... ou mourrait dans l'expédition périlleuse qu'il tentait. Tous moururent, d'une mort horrible. Mais ces héros sauvèrent la ville de Maisonneuve par leur sacrifice. Tu n'oublieras jamais, promets-le-moi, cet aïeul magnifique qui sut mépriser la mort pour que tant d'autres vivent. Tu en descends, prouve-le à l'occasion... Tu en descends avec... avec le vieux soldat de Carillon, qui te le dit humblement, des larmes dans les yeux... »

Non, elle n'allait jamais oublier la touchante confiance du grand-père. Plus tard, lorsque Dieu lui demandera à elle aussi, à *trente-huit ans*, le sacrifice de sa vie, et de la joie de voir sa fondation prendre essor, elle acceptera le calice... Evoquera-t-elle durant ces heures d'extraordinaire lucidité que connaissent les malades de la poitrine, la figure de cet aïeul, de ce Blaise Juillet tombé si jeune et le front exultant, pour le salut de tous ? Comme lui comprit-elle qu'il faut des holocaustes pour qu'une grande oeuvre vive et accomplisse sa mission providentielle ? Mais les saints interprètent-ils autrement que par le silence et un amour plus profond les messages d'héroïsme que Dieu leur envoie ?

---

---

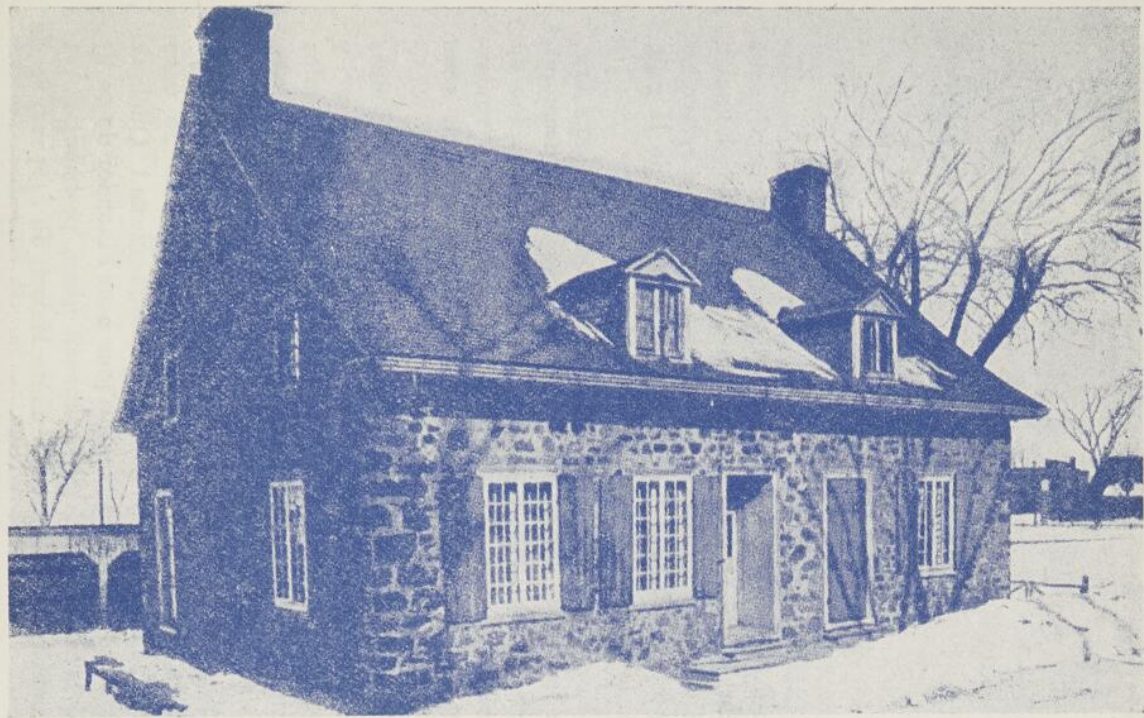
## *Jeunesse mystique*



Plusieurs années passèrent. Puis, la maison familiale de Saint-Antoine n'encadra plus le doux visage d'Eulalie. Elle avait, avant de la quitter, fermé les yeux de sa mère, confiant surtout à Dieu sa douleur. Par deux fois, avec son père incapable de se passer d'elle, Eulalie avait suivi son frère Théophile, curé d'abord à Saint-Benoît, puis à Beloeil, sur le Richelieu, dont les eaux reflétaient la grâce simple des maisons, le clocher de l'église et une riche verdure.

Eulalie, qu'on appela bientôt la « sainte de Beloeil », devint une animatrice sociale. Le milieu que son frère dirigeait au point de vue spirituel fut enrichi des dons de son cœur. Elle semblait réunir dans sa personne la ferveur et l'adresse de multiples vocations : hospitalière auprès des malades, soeur de charité pour les pauvres, institutrice, dispensant le plus de connaissances possible dans une région où les éducatrices manquaient; enfin, moniale que l'esprit et les pratiques du cloître gardaient dans une atmosphère mystique. Oraisons, veilles, macérations, études de spiritualité, tout lui façonnait une âme supérieure, qui saurait un jour admirablement comprendre les âmes, s'adapter à toutes les missions que Dieu lui confierait.





LONGUEUIL  
*Première Maison-Mère, 1843*

---

---

## *“ Que voulez-vous de moi, Seigneur ? ”*



Eulalie poursuivait son dialogue avec Dieu. Elle s'abîmait dans la contemplation et le jour et la nuit. Chaque veille de fête, raconte un biographe, on la voyait « longeaient comme une ombre l'allée menant à l'église, et refermant la porte, s'installer à genoux pour la faction de la nuit, pour la veillée des armes ».

Mais l'angoisse pénétrait aussi, comme une lame fine, dans son coeur d'adoratrice. Sans cesse, le cri des serviteurs de Dieu, vivant comme des étrangers au milieu du monde, montait à ses lèvres : « Seigneur, que voulez-vous de moi ? Parlez, ah ! parlez, votre servante vous écoute. »

Depuis longtemps ses désirs tendaient vers les murs recueillis des cloîtres. Mais chaque tentative pour y pénétrer devenait un échec, la rejetait sur les chemins d'ombres, où elle gémissait comme une tourterelle blessée, les ailes meurtries.

Tout au fond de son coeur persistait néanmoins une lumière, lointaine comme la lampe du sanctuaire dans les temples aux nefs profondes. Présage céleste ! Quelque miracle se produirait bien un jour pour l'inonder de certitude bienheureuse. Elle entrerait alors, psalmodiant, et le coeur exultant « dans la chère Maison du Seigneur ».

Ce tourment de l'attente, joint aux immolations quotidiennes, petites ou grandes, volontaires ou choisies par Dieu, achevèrent de ciseler cette âme, de la rendre docile au moindre souffle de l'Esprit, de la pétrir de tendresse, clairvoyante aux besoins des plus petits parmi les enfants de Dieu. Chaque déchirement, qui parfois embuait ses yeux, trempait son courage et agrandissait son coeur. Sa sagesse, sa prudence, sa mansuétude s'affirmaient comme les notes caractéristiques de sa spiritualité.

Que voulez-vous de moi, Seigneur? Ce que Dieu voulait, mais c'était tout cela : la lente germination de la rose dans l'humiliation, les larmes, les épines se multipliant dans la prière ininterrompue qui montait comme l'arome délicat d'une fleur. Tant d'âmes recherchaient plus tard la rose de charité qu'elle serait devenue, et « courraient à l'odeur de ses parfums »





LONGUEUIL  
*Deuixième Maison-Mère*

---

## *Ames de fondateurs...*



Dieu parla enfin. Avec quelle lente et admirable précision ! La voix du premier directeur d'Eulalie, M. Odelin, curé de Saint-Hilaire, venait de s'éteindre, mais non sans avoir prophétisé quelque chose de la haute vocation de la *sainte de Beloeil*. « Je ne connais pas de jugement plus droit et plus saint, ni personne qui soit plus capable de conduire les autres à la perfection », disait le prêtre de sa pénitente. Peu après, un religieux éminent, venu de France avec quelques compagnons, s'installait provisoirement à la cure de Saint-Hilaire, sur les conseils de Mgr Bourget. Le R. P. Pierre Telmon, oblat de Marie Immaculée, avait reçu mission d'établir une maison de son ordre au Canada, comblant ainsi les vœux de deux évêques, Mgr de Mazenod, évêque de Marseille et fondateur de la communauté, et Mgr Bourget, le grand évêque de Montréal.

Le P. Telmon connut Eulalie. Il s'émut de sa ferveur, de sa vertu, du parfum mystique qui l'enveloppait, sensible aux âmes saintes, aux esprits pénétrants que Dieu charge de la conduite de leurs semblables.

Sous la direction du P. Telmon, Eulalie allait franchir trois étapes successives et décisives la conduisant vers sa mission providentielle. Elle s'engagea d'abord dans « l'état des prédestinés à la perfection en prononçant les vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance ». La

beauté de son âme la transfigurait par instants. Elle devenait visible, en tout cas, pour la compagne aimée qui vivait à ses côtés. Mélodie Dufresne avait commencé par en être édiflée, touchée. Peu à peu, l'imitation avait suivi. L'austérité, les pratiques mystiques, les désirs de vie religieuse furent les mêmes pour les deux jeunes filles.

Bientôt le P. Telmon entrevit la possibilité d'une admirable vocation pour Eulalie. Souvent, au cours des conversations, il déplorait avec elle l'absence de tout enseignement rural dans la plupart des paroisses. La grande pitié de l'école canadienne touchait son âme d'apôtre, et il songeait aux moyens de remédier à ce triste état de choses. Un jour de clarté et de décision, il dit à Eulalie : « Pourquoi ne pas songer à former une communauté?... Établissez un institut pour l'éducation de l'enfance et de la jeunesse. »

À ce commandement clair, qu'une sorte de buée d'or semblait entourer, matin de soleil d'une vie spirituelle qui comblerait les voeux de son amour pour Dieu et la patrie, la jeune fille se troubla; sa modestie naturelle prit peur. Elle hocha la tête, tandis que le Père expliquait ses vues et les raisons de son choix.

Il reconnaissait si bien en elle, comme jadis le curé Odelin, un chef spirituel, une animatrice, que tant d'autres âmes suivraient avec bonheur dans la course vers les sommets spirituels.

Il revoyait les heures où il avait fondé, avec son aide, *la première congrégation d'Enfants de Marie pour jeunes filles, que le Canada ait jamais connue et dont elle avait été nommée première présidente.* Quel ascendant elle prenait sur les âmes d'élite qu'elle

avait alors groupées autour d'elle !... « Oui, répétait le Père en concluant, songez, ma fille, à établir une communauté enseignante nouvelle. Elle a si bien sa place à côté des institutions admirables des filles de Marie de l'Incarnation à Québec, des Soeurs de la Congrégation de Notre-Dame, à Montréal... »

Mais Eulalie, tout en ne pouvant motiver clairement son refus, reculait de plus en plus. Elle « si incapable » et « si misérable », fonder un Institut, non, elle ne le pouvait pas, « elle ne l'oserait pas ».

Qui était-elle, grand Dieu, pour assumer sur ses épaules une telle royale responsabilité ? Qui était-elle pour oser se croire, un moment, de la lignée des grandes saintes qui avaient créé un mode nouveau de vie, consacré à l'amour de Dieu et au service du prochain. Une sorte de peine cuisante se fixait au fond de son regard... Le P. Telmon ressentit quelque chose de l'effroi douloureux de la jeune fille, et un peu de perplexité remplaça son assurance... Il se tut. Il attendit. Il pria. Mais l'homme d'action, l'apôtre, en lui, se libéra bientôt du doute et des attitudes hésitantes. Il contourna la difficulté que la sincérité émouvante d'une âme d'élite avait un instant soulevée.

Comme le besoin d'institutrices pressait dans les milieux ruraux, d'une part et, de l'autre, que la pénitente au mysticisme admirable qu'il dirigeait, ne se sentirait heureuse que dans les murs bénis d'un couvent, il proposa autre chose à la jeune fille, dont l'anxiété grandissait du reste à la mesure de l'humilité. Il dit : « Mon enfant, je me rends bientôt sous le ciel de France; et là, avec l'assentiment de Mgr Bourget, votre saint évêque, dont

vous savez les rêves de fondations, que diriez-vous si nous ramenions d'Europe quelques religieuses de la Congrégation des Saints-Noms de Jésus et de Marie de Marseille? Mlle Dufresne et vous, seriez les premières novices canadiennes de cette maison. »

L'âme d'Eulalie se remplit de joie à ces paroles. Elle manifesta ses sentiments avec quelle justesse et quelle douceur d'accent !

Le tourment de l'attente allait donc se changer en un inexprimable sentiment de gratitude... Dieu allait la recevoir dans sa maison. L'école canadienne connaîtrait des institutrices plus nombreuses pour apprendre à d'humbles petits enfants à prier Dieu, à connaître les merveilles qu'il avait créées et mises au service de l'homme.

Et cependant, ce n'était là qu'une deuxième étape que franchissait la jeune fille. Tous ces admirables projets échouèrent au bout de quelques mois, comme avaient échoué les précédents. Les Soeurs de Marseille ne purent venir.

Alors le P. Telmon comprit que l'humilité de sa pénitente n'était qu'une assurance de plus ! Elle était vraiment digne de la haute vocation qu'il lui avait un jour enjoint de suivre. Le projet d'une fondation canadienne à Longueuil, sous le même vocable que les Soeurs de Marseille, fut repris et mené à bonne fin, grâce à l'accueil de Mgr Bourget, grâce aux conseils lointains, mais si précieux pour le P. Telmon, de Mgr Mazenod lui-même. Trois âmes de fondateurs s'unissaient pour créer, appuyer de leur autorité et auréoler de leur sainteté une nouvelle congrégation enseignante canadienne. Eulalie Durocher s'inclina cette fois. Le 23 octobre 1843, elle entra dans

---

la petite maison de Longueuil appelée bientôt le *Bethléem* de l'Institut. Son amie Mélodie Dufresne l'accompagnait, ainsi qu'une jeune fille de l'endroit que lui présentèrent les Oblats, installés depuis quelques mois, eux aussi, dans le village. Cette jeune fille avait nom Henriette Céré de la Colombière et exerçait la profession d'institutrice à Longueuil.

La Congrégation des Soeurs des Saints-Noms de Jésus et de Marie était fondée.

---

---

## “ Je me nomme Marie-Rose ”



Ce que fut la religieuse, la supérieure, la fondatrice, les biographes de Mère Marie-Rose se sont tous attachés à le dire, avec une vérité d'accent qui nous convainc en nous touchant. Comment au fond s'en étonner ? Qui a rendu d'elle le témoignage le plus éclatant de la sainteté de sa vie religieuse ? Un saint, Mgr Bourget, le deuxième évêque de Montréal, qui disait aux religieuses, au lendemain de la mort de Marie-Rose : « Je vous avoue dans toute la sincérité de mon cœur que j'ai été tout à fait ému, en voyant *tant de vertus réunies dans une seule âme...* Je l'ai priée de m'obtenir la même ardeur pour gouverner mon diocèse qu'elle en avait pour vous diriger. »

A cet éloge admirable comme nous aimons à joindre ce cri, tombé, un jour, des lèvres des enfants qu'elle instruisait : « Est-ce que les anges sont aussi saints que notre Mère ? »

*Rose de bonté*, elle attirait les cœurs innocents plus rapidement que les autres peut-être. Les yeux observateurs des petits avaient tôt fait de ne chercher qu'au ciel quelque chose qui pût ressembler à cette religieuse au sourire accueillant. Elle parlait de Jésus, de la sainte Vierge et des saints, avec un tel accent de douceur que sa voix semblait une musique, un bruit d'ailes qui s'ouvrent.



« La rose que la  
sainte Vierge fait  
admirer à son di-  
vin Fils... est bien  
votre vénérée fon-  
datrice, Rose de  
Jésus-Marie. »

S. Em. le cardinal  
Sincero.


Les mots et les images dont elle se servait à l'heure du catéchisme les transportaient à travers des nuages d'or, sur le seuil même du Paradis...

*Rose d'humilité*, elle s'attachait les religieuses par sa patience et sa grâce à se regarder comme leur amie, leur soeur dévouée. Elle rehaussait leurs vertus; elle accordait à leurs moindres gestes de courage une attention qui semblait une louange.

*Rose de sagesse*, elle ne multipliait point les avis, les conseils ou les reproches; elle les mesurait à la force ou à la faiblesse de chaque âme qui s'adressait à elle et qui reprendrait mieux ainsi sa course vers la sainteté.

*Rose de foi*, elle gardait la foi de toutes. Elle acceptait de la bonté divine ces petits prodiges qui témoignaient de la puissance de la prière : multiplication des biens de ce monde, prédictions réalisées, assurance et paix de l'âme, au milieu des épreuves qui assaillaient la jeune communauté. Ce sceau visible de la contradiction qui imprégnait son oeuvre ne lui arrachait que des cris de ferveur et de louange, sachant que Dieu marque ainsi les oeuvres qu'il aime. « Je me nomme Marie-Rose. Puissé-je être une rose agréable d'odeur à Jésus-Christ. »

Elle était si bien devenue l'objet des prédilections divines que Jésus songeait à cueillir cette rose merveilleuse...



---

## Le sacrifice



Dieu lui demanda le sacrifice de sa vie, après cinq ans seulement de travaux et de dévouement autour de sa fondation. Frémit-elle un moment au fond de son être devant la séparation, la mort, le tombeau ? Qui le croira devant sa résignation de colombe, ses mots de sainte, ses élans vers le ciel, que son humilité traduisait ainsi : « Je mérite l'enfer, ... j'espère le ciel. » Elle savait que l'holocauste que Dieu exigeait devait être digne, car son acceptation attirerait des grâces ineffables sur le jeune Institut... Elle devenait chaque jour plus détachée, plus aimante, plus pacifiée... Elle désirait la mort, puisque c'était l'union éternelle avec Dieu !... Mais elle ressentait cette tristesse que le Christ avait semblé exprimer lorsqu'il disait à ses disciples : « Encore un peu de temps, et vous ne me verrez plus... »

Elle aurait voulu consoler celles qui pleuraient déjà son départ. Elle disait avec sa grâce coutumière à celles qui se résignaient mal et voulaient faire violence au ciel : « C'est pourtant vous, par vos prières, qui m'empêchez de partir. »

A la première heure, le matin du 6 octobre, au jour même où elle comptait trente-huit ans, elle expirait, nimbée déjà par ce départ qui avait déchiré son cœur

soumis. L'âme des fondatrices ! Qu'elle nous semble sans cesse d'une mystérieuse attirance, car c'est une tendresse qui demeure et se manifeste, une puissance que Dieu favorise, une intelligence qui prévoit, maintient et sauve l'oeuvre qu'elles aiment éternellement plus qu'elles-mêmes !



---

---

## *La voix de l'Église*



En 1927, la cause de la béatification et de la canonisation de Mère Marie-Rose était annoncée du haut de toutes les chaires, au diocèse de Montréal.

Le 9 novembre de la même année, une ordonnance était publiée par Mgr Emmanuel Deschamps. Le procès diocésain s'instituait pour s'informer sur la vie et la sainteté d'Eulalie Durocher, en religion Mère Marie-Rose.

Peu après, le Pape dispensait le procès de Mère Marie-Rose des dix années de l'attente imposée par le Droit Canon sous la garde de la Sacrée Congrégation des Rites, et il en permettait l'ouverture en cour romaine.

Le 27 janvier 1931, Sa Sainteté Pie XI conférait à S. Em. le cardinal Louis Sincero l'office de ponent dans la cause de la Servante de Dieu.





HOCHELAGA  
*Troisième Maison-Mère*

---

## *La merveilleuse expansion de l'Institut*



« Vous êtes, chacune, l'un des pétales parfumés de la rose magnifique dont elle est le coeur. »

Ainsi s'exprimait un jour le P. Prétot, oblat, admirateur de la jeune fondatrice morte alors que la floraison de son institut s'annonçait à peine. Quarante-sept religieuses, à cette date, dispensaient l'enseignement, dans quatre maisons : Beloeil, Saint-Thimothée, Saint-Lin et Longueuil.

Au cinquantenaire, le nombre des religieuses se portait à 900 dans 84 établissements d'éducation.

En cette veille du centenaire de la fondation, si nous puisons aux sources de renseignements accessibles, nous avons ce tableau vraiment saisissant de l'expansion de l'Institut : religieuses professes actuelles : 3,227; novices : 112; postulantes : 86. — Établissements dans 25 diocèses : 205. — Élèves : 56,205.



---

---

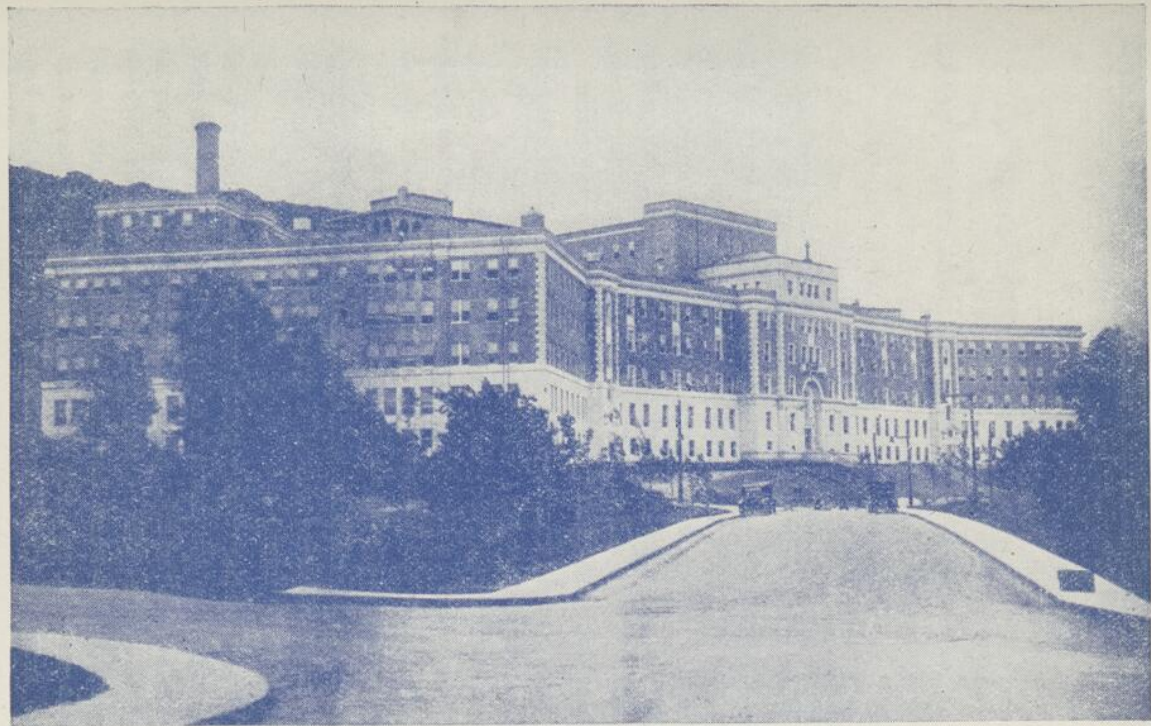
## *L'effort missionnaire sous le signe de la fondatrice*

■

Un voeu était monté, un jour, du coeur profond de la fondatrice. Remettant à une jeune mondaine une médaille de saint François Xavier, elle avait prononcé quelques mots, que sertissent aujourd'hui dans l'or pur des sacrifices apostoliques, les religieuses besognant dans des pays d'infidèles : « Priez saint François Xavier pour la conversion des pécheurs, et priez-le aussi pour celles de nos soeurs qui plus tard iront dans les missions lointaines... »

Le samedi 29 août 1931, six religieuses furent choisies parmi des milliers d'autres qui s'offraient spontanément à l'appel de leur Générale, Mère Marie-Odilon. Elles se mettaient en route pour le continent africain, la terre du Basutoland. Puis ce furent les missions du Japon...

La flamme apostolique brûle toujours bien vive au coeur des filles de Mère Marie-Rose. La liste des missionnaires se couvre sans cesse de noms, comme les jardins, sous le soleil de Dieu, de roses et de lis. La madone florentine que vénèrent, sous le vocable de *la Vierge à la rose*, les Religieuses des Saints-Noms de Jésus et de Marie à la Maison-Mère prend une signification nouvelle au départ des missionnaires. Car elles sont, à l'instar de leur fondatrice, des roses qui s'ouvrent sous l'action du feu apostolique, et que la sainte Vierge tend à l'Enfant Jésus, ravi de leur beauté.



OUTREMONT  
*Maison-Mère actuelle*

---

## *Au tombeau de Mère Marie-Rose*



### *Invocation*

Nous nous agenouillons souvent auprès du tombeau où vous dormez, ô Mère Marie-Rose. Car il nous est un aimant à nul autre comparable. Votre mansuétude s'étend sur nous. Elle nous recouvre de sa paix. Le souvenir de votre vie qui nous ressaisit nous enveloppe d'un parfum céleste. *C'est notre rose à nous.* Et chacun de ses pétales demeure ainsi que le signe d'une de vos vertus.

Mais c'est la beauté de la deuxième béatitude qui nous ravit surtout en vous : « Bienheureux les doux... » Vous cheminez là-haut près des âmes qui reçoivent en partage quelque chose de l'ineffable douceur du Christ; les Agnès et les Cécile de Rome, les Monique, les Elisabeth de Hongrie, les François de Sales, les Vincent de Paul...

O Mère Marie-Rose, adolescente et jeune fille comme vous saviez déjà recouvrir d'un sourire votre apprentissage de la douleur.

Vous fûtes douce aux premières heures de votre vocation, alors que les devoirs se multipliaient, que les difficultés, les contradictions, les fatigues morales et physiques surgissaient de partout, faisaient plier vos frêles épaules, plus frêles que votre courage. Votre énergie ne devint jamais de l'âpreté, votre gravité, de l'assombrissement. Votre sérénité, c'était la maîtrise parfaite de votre âme

qui s'affirmait, votre âme si amoureusement unie à la volonté divine.

Vous fûtes douce aux heures d'agonie, devant la mort, la séparation, la fin de votre visible action ici-bas.

Et cette douceur dont Dieu vous avait fait cadeau, tous vous en rendaient spontanément hommage. C'est encore à la rose de douceur que nous revenons, en la veille du resplendissant anniversaire de votre fondation. Nos mains voudraient se charger de fleurs, puis se joindre sur les fraîches corolles afin de mieux recevoir le message de votre bonté.

Montréal, 14 avril 1942.

#### Principaux ouvrages consultés :

- PRÉTOT (R. P. Jules-Henri, O. M. I.). — *Mère Marie-Rose*.  
MELANÇON (abbé Joseph-Marie). — *La Vie de Mère Marie-Rose*  
DUCHAUSOIS (R. P. Pierre, O. M. I.). — *Rose du Canada*.

## COLLECTION « VILLE-MARIE »



NEUVAIN A NOTRE-DAME DE MONTRÉAL .	Maurice H.-Be
RÈGLES DES CONGRÉGATIONS DE LA TRÈS SAINTE VI	
AMOUR MARIAL, BONHEUR MARIAL . . . . .	Ludger
NOTRE-DAME et les ORIGINES de MONTRÉAL .	Jean-Paul I
JÉRÔME LE ROYER DE LA DAUVERSIÈRE . . . . .	Rolland
PAUL DE CHOMEDEY DE MAISONNEUVE . . . . .	Armand C
JEANNE MANCE . . . . .	Réal
MARGUERITE BOURGEOYS . . . . .	
LES JÉSUITES A MONTRÉAL . . . . .	Paul Desj
D'IBERVILLE . . . . .	Richar
NOTRE-DAME-DE-BON-SECOURS . . . . .	Jean Archar
DOLLARD DES ORMEAUX . . . . .	Roland La
LES SULPICIENS . . . . .	F.
JEANNE LE BER . . . . .	Jean Archar
MÈRE D'YOUVILLE . . . . .	René C
MGR BOURGET . . . . .	Paul-Émile Gi
MÈRE GAMLIN . . . . .	Maurice H.-Be
LA FONTAINE . . . . .	Jules Bro
MÈRE MARIE-ROSE . . . . .	Marie-Cl
JACQUES VIGER . . . . .	F.
MÈRE MARIE-ANNE . . . . .	Émile G
RAYONNEMENT DE VILLE-MARIE . . . . .	Rolland

---

LE MESSAGER CANADIEN, 1961, rue Rachel Est, Montréal  
 \$0 05 l'unité, \$0.50 la douzaine, \$3.50 le cent, port en plus



**Bro-Dart**

of Canada, Ltd.

6 Edmondson St.,

Brantford, Ontario

MADE IN CANADA  
made in Canada

BNQ



000 380 894